FICHE FILM

La famille
La famiglia
de Ettore Scola

Fiche technique

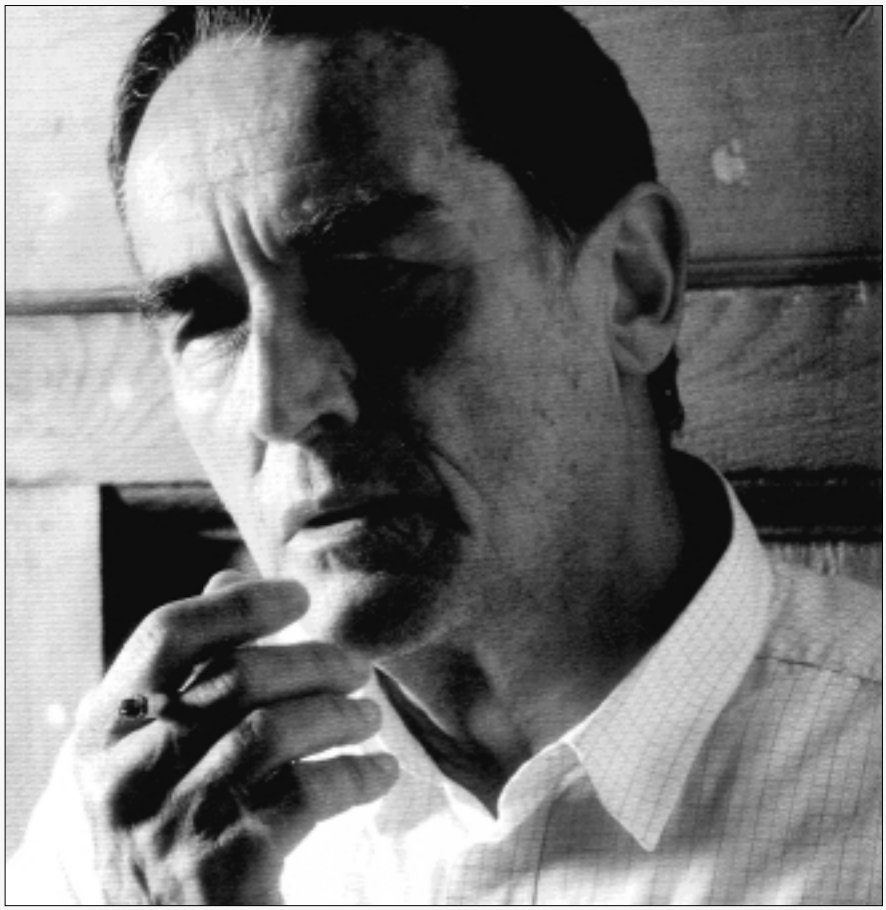
Italie - 1987 - 2h07
Couleur

Réalisateur :
Ettore Scola

Scénario :
Ruggero Maccari
Furio Scarpelli
Ettore Scola
Graziano Diana

Musique :
Armando Trovaioli

Interprètes :
Vittorio Gassman
(Carlo, le grand-père de Carlo)
Emanuele Lamaro
(Carlo)
Andrea Occhipinti
(Carlo)
Stefania Sandrelli
(Beatrice)
Fanny Ardant
(Adriana)



Vittorio Gassman

Résumé

Entouré par les siens, dans le grand salon de la demeure familiale, Carlo se souvient. Il et né il y a 80 ans. Son grand-père était encore vivant et régnait sur une famille extrêmement nombreuse. Le père de Carlo, un homme plutôt effacé, passait la plus grande partie de son temps à peindre. Des tantes célibataires contribuaient à égayer les lieux. Après la guerre, les événements se sont précipités. Le grand-père, puis le père sont morts. Carlo est tombé amoureux d'Adriana, mais il a épousé sa sœur Beatrice. Giulio a rejoint le parti fasciste, ce qui a provoqué le courroux du cousin Enrico, qui a choisi d'émigrer en France. Tout comme Adriana, qui est devenue une grande musicienne... Pendant ce temps Carlo et Beatrice ont eu deux enfants. Maddalena, leur fille s'est mariée jeune, mais elle a quitté son mari quelques années plus tard. Paolino, leur fils, n'a pas voulu rester avec ses parents. La maison s'est vidée. C'est Carletto, le fils de Maddalena, qui a le premier le désir de retrouver ses racines familiales. C'est lui qui provoque la grande réunion de 1986. Entouré par les siens, Carlo est à la fois fier et déçu par ces 80 années... Toute une vie...

Critique

A travers la chronique familiale, c'est une lecture de l'histoire du XXe siècle qui nous est proposée. Mais les événements historiques marquants restent extérieurs. Ils semblent comme amortis par les murs épais de la demeure de Carlo, qui s'avère être le décor unique du film. Scola en revanche ne nous cache rien de l'évolution de la structure et de l'idéologie de la famille à travers ce siècle. En l'espace de 60 ans, c'est toute une conception du monde qui s'est modifiée au fur et à mesure que la communauté familiale se morcelait. Décidément, Scola excelle à filmer les groupes... En outre, il reste l'un des maîtres de la comédie italienne, ce dosage subtil entre la légèreté et l'émotion. Pourtant il faut reconnaître que cette fois-ci la réussite n'est pas totale. Sans doute parce que la période retenue est trop riche en destins pour que le sort de chacun puisse être convenablement exposé. Beaucoup restent des emblèmes, ils ne parviennent pas à se hisser au statut d'être de chair. Le bouillonnement des situations entrecroisées finit donc par évoquer ces interminables soap-opéras qui font les riches heures des télévisions. Ce qui fait que notre nostalgie d'une certaine convivialité familiale finit par se doubler d'un regard attendri en direction d'un cinéma qui n'existe pas.

Yves Alion

Saison cinématographique 1987

Scola, on le sait, est passionné par le temps et l'espace. Dès **Le fouineur**, il concentrait ainsi l'action dans un cadre géographique précis, une petite ville de province, dont il se servait pour critiquer les tares rassemblées de la société italienne contemporaine, vue alors dans une sorte de miroir déformant. L'espace n'est donc pas chez lui un thème ou la visée d'une caméra voyageuse, exploratrice, il est principe de condensation - avec l'abstraction et le non-réalisme que cela implique -, instrument d'analyse. Le temps, en revanche, même s'il peut avoir une fonction similaire, comme dans **La plus belle soirée de ma vie**, est plus volontiers un sujet d'étude pour le cinéaste qui a acquis ses lettres de noblesse en se penchant sur son écoulement ; c'était **Nous nous sommes tant aimés**. Des différents cas de figures qu'il n'a manqué d'essayer, Scola avec **La famille** revient sur celui qui consiste à utiliser un lieu unique et restreint pour un déroulement temporel important, **La famille** se situe donc dans la lignée du **Bal** et, puisque la comparaison ne peut que s'imposer, il faut reconnaître qu'il n'en possède pas tout un aspect brillant qu'on aurait tort de limiter à la seule gageure musicale : la caméra en effet se glissait avec brio dans la danse. Pour **La famille** Scola n'a pas joué ce brio. Plutôt que des circonvolutions sur une piste, il a choisi un sage découpage de l'espace en pièces d'appartement, d'un même appartement dans lequel il suit à intervalles réguliers (neuf décennies d'ailleurs pas complètement étanches) séparés par un travelling avant dans le couloir central - partie commune et lieu de passage -, le développement d'une famille italienne de la moyenne bourgeoisie, de la naissance, en 1906, de son «héros» (hérault également, bien sûr - c'est Gassman) à son quatre-vingtième anniversaire, ces bornes symboliques lui permettant d'inscrire, non sans malice, son film entre deux photos fixes, photos de famille, cela va de soi. C'est donc à l'intérieur d'un cadre volontairement classique - le découpage, au sens cinématographique, cette fois, l'est complètement - que se déploient ces tranches de vie pour constituer une fresque complémentaire des deux précédemment citées. **Nous nous sommes tant aimés** envisageait, certes sur fond socio-historique, les individus d'abord ; **Le bal** transcrivait les mouvements de l'histoire et de la société à travers ceux de danseurs anonymes ou modelés sur des types essentiellement cinématographiques ; **La famille** s'attaque logiquement à la formation sociale intermédiaire. Comme les œuvres antérieures, ce nouveau portrait de groupe, qui s'appuie forcément sur des portraits individuels parfois remarquables et enregistre nécessairement, dans la lignée d'**Une journée particulière** - mais ni les jours ni les échos ne sont ciblés -, les oscillations du monde extérieur, est empreint d'une nostalgie teintée d'amertume et d'ironie plus ou moins gentille, mais qui ne se résout pas à ne plus espérer. Ainsi l'appartement, qui s'était progressivement vidé - mort de la famille -, se trouve-t-il soudain, dans un gag très réussi, plein à craquer de parents de tous âges, milieux et nationalités, et qui ne se connaissent pas (plus, diront les «apocalyptiques», pour parler comme Eco. Ceux du début du film se connaissaient-ils vraiment, mieux ?). N'est-ce qu'une artistique pirouette ? **La famille** de Scola, en tout cas, a découvert les vertus du brassage.

François Ramasse

Positif n°317/318 - Juillet /Août 1987

Ettore Scola fait revivre le temps dans la mémoire d'un vieil homme à l'intérieur de l'appartement familial. En 1906, dans un grand appartement de Rome, une famille se réunit à l'occasion du baptême du petit Carlo et pose pour la photographie traditionnelle. Carlo se souvient, vieillard invisible, qui se retrouve bébé avec ces gens d'il y a longtemps, et dont beaucoup ont disparu.

Fermement construit et réalisé, tantôt amusant, tantôt dramatique, en demi-teintes, le film d'Ettore Scola n'est pas l'inventaire d'une vie ni, comme **La terrasse**, une méditation sur le temps qui passe, les échecs, les réussites, les compromissions. C'est une suite de moments privilégiés par la mémoire

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

affective de Carlo, de son enfance à quatre-vingts ans, moments creux du quotidien, moments forts quand l'amour, les passions, les disputes de famille s'en sont mêlés.
La narration, d'une coulée temporelle et sentimentale, prend une sérénité qui n'existait pas dans **Nous nous sommes tant aimé**s, **Une journée particulière**, **La terrasse**. De lents travellings dans le couloir de l'appartement ponctuent les «épisodes» de cette évocation qui, tout en suivant un ordre chronologique, est en fait une remontée du passé vers notre présent, à travers la sensibilité de Carlo et, bien sûr, celle du cinéaste. Scola n'est pas Carlo mais il appartient à sa famille, il le connaît, il l'aime.
Le film retient seulement ce qui s'est passé dans l'appartement. Ce n'est pas un refus de la réalité extérieure, historique. Et l'exercice de style dans ce vaste lieu dont, seules, les fenêtres ouvrent sur la rue, n'est pas un parti pris «théâtral». Scola exprime l'essentiel d'un cycle de la nature humaine. L'appartement est habité. Chaque pièce, chaque objet, chaque meuble, chaque papier de tenture, représente une manière d'être.
Il y a eu les parents, les enfants et Adriana. Carlo l'aimait. Elle était belle, jeune, ardente. Ils se sont disputés un jour et séparés en haut de l'escalier. Mais ils vieillissent ensemble. Et dans la deuxième partie du film, la mise en scène est comme illuminée par la classe de cette femme qu'incarne Jo Champa, puis Fanny Ardant. Pour les rôles, certains acteurs, certaines actrices restent les mêmes, d'autres pas. En Carlo, Vittorio Gassman, toujours prodigieux, succède à Emmanuel Lamaro (l'enfant) et Andrea Occhipurti (le jeune homme). L'âge mûr va très bien à Ottavia Piccolo. Tous et toutes sont vivants, ne feraient-ils, comme Philippe Noiret, qu'une apparition.

Jacques Siclier
Le Monde - Mardi 19 Mai 1987

Pour
Le film commence le jour du baptême de Carlo. Sur la photo de famille, toutes les caractéristiques d'une bourgeoisie du début de siècle ; les aïeuls, les tantes vieilles filles, la bonne, les cousins, les parents, les enfants. Tous ceux qui sont sur la photo habitent ensemble. A la fin du film, le bébé fraîchement baptisé se retrouve assis à la place de l'aïeul. Quatre-vingts années plus tard, la famille est toujours aussi nombreuse, mais ne se réunit que pour de rares occasions. Où avez-vous vu, dans les années quatre-vingt, des générations qui cohabitent dans le même appartement ? Aujourd'hui, il suffit d'être deux pour former une famille... Entre ces deux photos, nous aurons suivi l'aventure d'une vie : celle du bébé, devenu adolescent, puis jeune homme, homme mûr, puis mûrissant, et, bientôt, vieillard. A travers lui, nous aurons vu comment une famille se déforme, se transforme, s'ouvre sur le monde extérieur, et se morcelle. Nous aurons vu le même appartement devenir tantôt trop petit, tantôt trop grand. Nous aurons vécu dans la peau de chaque génération. Et nous aurons aussi observé les «grands» événements par le petit bout de la lorgnette familiale. Les guerres, les crises, l'évolution des mœurs, tout cela vient, de façon imperceptible, mais implacable, changer les règles du clan…
Pour entrer dans ce film, pour s'y promener avec bonheur, nostalgie, mélancolie, il faut à la fois s'oublier et sans cesse se replonger dans ses propres souvenirs. Se passionner pour cette grande famille, sans jamais cesser de la comparer à la sienne, confronter sa propre mémoire à celle qui défile sur l'écran. Mais, à partir du moment où vous acceptez cette règle du jeu, vous êtes séduit. Car Scola a eu le génie de construire cette histoire si simple à la manière d'un suspense. Chaque fois que la caméra arpente le long couloir de l'appartement, elle nous signifie que nous changeons d'époque. Et, à chaque fois, nous avons le cœur qui bat d'impatience : que s'est-il passé ? En quelle année allons-nous être transportés ? Qui s'est marié, qui est mort ? Et ce long corridor devient le couloir de la mémoire, tant de la «famille» du film que de la nôtre...
Vittorio Gassman porte **La famille** avec une humilité et une grâce infinies. A ses côtés, Stefania Sandrelli est bouleversante de simplicité. En sortant de **La famille**, on a envie d'aller embrasser la sienne, très fort…

Michèle Halberstadt
Première - Août 1987

Contre
Curieusement pourtant, cette histoire aux allures de saga s'édulcore au fur et à mesure qu'on en franchit laborieusement les époques. Comme si Scola lui-même s'était embrouillé parmi les ramifications de cette famille nombreuse. Le spectateur, quant à lui, s'échine à démêler l'écheveau et faire le compte de ceux qui ont disparu en route, survécu aux aléas du temps ou changé de tête. Au bout du compte, **La famille** ronronne sans fin et s'éternise, incapable de décoller vraiment et d'insuffler aux personnages une substantielle épaisseur. Les années passent, le spectateur se lasse, hermétique aux menus faits qui scandent paresseusement l'univers restreint de **La famille**. Le parti pris du décor rend l'appartement trop froid, trop peu «habité» pour nous convaincre totalement que nous ne sommes pas en train d'assister aux répétitions d'une série télé. Un comble. «Familles, je vous hais»…

Jean-Paul Chaillet
Première - Août 1987

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

Le réalisateur

Après des études classiques et juridiques, Scola s'oriente vers le journalisme et collabore à des revues humoristiques comme «Marco Aurelio» (où l'on retrouve également les signatures de Fellini, Steno, Age et Scarpelli). Il écrit pour la radio «Il teatrino di Alberto Sordi», puis débute au cinéma comme scénariste avant de passer, en 1964, à la réalisation. C'est dans la comédie à l'italienne qu'il s'impose insistant surtout sur les problèmes sociaux. Il met en lumière la misère des taudis (**Affreux, sales et méchants**), la persécution des homosexuels (**Une journée particulière**), les iniquités de la justice (que parodient Pierre Brasseur, Michel Simon, Claude Dauphin... dans **La plus belle soirée de ma vie**, où Scola introduit une note fantastique inattendue dans son œuvre), le nombrilisme des intellectuels (**La terrasse**) etc. Mais il a aussi le goût du pur divertissement (**Belfagor le magnifique**). «Bizarrement, dit-il, j'ai l'impression de faire presque toujours le même film. Et non pas uniquement du point de vue du style, mais du point de vue des thèmes. Que sont tous mes films ? Le reflet de la formation de ce garçon méridional que j'étais, venu à Rome après avoir été au contact, au cours de l'enfance, de marginaux, d'opprimés.» Cinéaste engagé ? A cela il répond : «Dire que je suis engagé me ferait rougir et je n'aime pas quand j'entends les autres le dire. L'engagement fait partie de l'honnêteté. Je ne fais que ce à quoi je crois et je crois à ce que je fais. C'est cela l'engagement.» Ce qu'il dénonce, c'est l'absence de romans ayant décrit la société italienne des dix dernières années : seul, à ses yeux, le cinéma, malgré ses faiblesses, y est parvenu. A travers les dialogues de Casanova et de Restif de la Bretonne, dans **La nuit de Varennes**, c'est toujours le même problème qui est évoqué : celui du témoignage. Mais Scola choisit son camp : Joseph de Maistre est absent du débat, un débat dont les propos - heureusement noyés dans de belles Images - annoncent parfois le M. Prudhomme de Monnier. **Le bal** fut âprement discuté : chronique de l'Italie vue d'une salle de bal, l'œuvre eut ses partisans (de gauche) et ses détracteurs (de droite). Son **Capitaine Fracasse** est une réflexion sur le théâtre plutôt qu'une adaptation de Gautier. Reste le métier du cinéaste, incontestable quant à lui.

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Riusciranno i nostri eroi a ritrovare l'amico misteriosamente scomparso in Africa ? 1963
Nos héros réussiront-ils à retrouver leur ami mystérieusement disparu en Afrique ?

Se permettete parliamo di donne 1964
Parlons femmes

La congiuntura 1965
Cent millions ont disparu

Thrilling
(un sketch)

L'Arcidiavolo 1966
Belfagor le magnifique

Il commissario Pepe 1969
Le fouineur

Dramma della gelosia, tutti i particolari in cronaca 1970
Drame de la jalousie

Permette ? Rocco Papaleo 1971

La piu bella serata della mia vita 1972
La plus belle soirée de ma vie

Festival Unita 72
(moyen .métrage.)
Trevico-Torino, viaggio nel Fiat-Nam 1974

C'eravamo tanto amati
Nous nous sommes tant aimés

Brutti, sporchi e cattivi 1975
Affreux, sales et méchants

Signore e Signori, buonanotte 1976
co-réal., Mesdames et messieurs, bonsoir

Una giornata particolare 1977
Une journée particulière

I nuovi mostri
co-réal., Les nouveaux monstres

La Terrazza 1979
La Terrasse

Passione d'Amore 1981
Passion d'amour

La nuit de Varennes 1982

Le bal 1984

Maccheroni 1985
Macaroni

La famiglia 1987
La famille

Splendor 1988
Splendor

Che ora è 1989
Quelle heure est-il ?

Il viaggio di capitan Fracassa 1990
Le voyage du capitaine Fracasse

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83